



PREMIER CHAPITRE

Contours du jour qui vient **Léonora MIANO**

ISBN : 978-2-266-16908-0

N° 13253

Prix : 6,30 €

Prélude : absence

Il n'est que des ombres alentour, c'est à toi que je pense. Non pas qu'il fasse nuit, et que les vivants aient soudain épousé les couleurs du moment. Il aurait pu en être ainsi, si le temps prenait encore la peine de se fractionner en intervalles réguliers : secondes, minutes, heures, jours, semaines... Mais le temps lui-même s'est lassé de ce découpage. Le temps a bien vu comme nous toutes, comme moi, que pareil décompte ne faisait pas sens. Pas ici où nous sommes. Qu'il y ait un matin ou qu'il y ait une nuit, tout est semblable. Il n'est plus que des ombres alentour, je suis l'une d'elles, et c'est à toi que je pense. La dernière fois que nous nous sommes vues, tu m'avais attachée sur mon lit. Tu m'avais rossée de toutes tes forces avant de convoquer nos voisins, afin qu'ils voient ce que tu comptais faire de cet esprit malin qui vivait sous ton toit et se disait ta fille. Ils attendaient déjà sur le pas de la porte, attirés par mes cris. Ce n'était pas pour me porter secours qu'ils étaient là. Ils ne venaient jamais en aide à quiconque, se contentant de faire des commentaires en attendant les pompiers, la police, une ambulance, cependant qu'une femme battue ou un accidenté de la route se vidait de son sang. Ils parlaient de la vilaine blessure, là sur le front. Sûr qu'on ne pourrait pas exposer le corps, lors de la veillée mortuaire. Enfin, ils s'y rendraient quand même. S'il n'y avait pas de corps à voir, s'ils ne pouvaient observer le moindre détail du costume du défunt ou la qualité de son maquillage, il y aurait au moins quelque chose à se mettre sous la dent. Au sens propre : la famille servirait un repas. Au sens figuré : les pleureuses, la chorale, la mine éplorée des proches, tout cela assurerait un spectacle. Et si c'était raté, on y serait allé pour pouvoir répandre la nouvelle dans tout Sombé, qu'untel ne savait pas vivre. Qu'aux funérailles d'un des siens passé dans l'autre monde neuf jours auparavant, il n'y avait eu que de la bière chaude et une veuve qui faisait sa mijaurée, au lieu de se rouler par terre comme son chagrin le commandait. Encore une qui se prenait pour une Blanche, refusant de salir ses vêtements sur la terre de ses ancêtres.

Tu les as appelés. Puisqu'ils étaient déjà devant le portail, ils n'ont eu qu'à entrer. Ils n'ont eu qu'à piétiner la pelouse que plus personne n'entretenait. Ils n'ont eu qu'à pousser la lourde porte d'acajou que tu n'avais pas verrouillée. Tous, ils sont venus. Ils se sont arrêtés un temps dans la salle de séjour, pour sentir sous leurs pieds nus l'épaisseur de la moquette, et se laisser éblouir par les bibelots d'ambre et de malachite. Curieux, ils ont regardé la collection de disques de jazz de papa, observé les livres richement reliés de l'immense bibliothèque. Pour la plupart, c'était la première fois qu'ils voyaient de notre maison autre chose que la cour. Papa ne voulait pas qu'ils viennent. Du temps où il était parmi nous, nous ne recevions que quelques membres de sa famille et de très rares amis. Il ne détestait personne, mais se méfiait de tous. Il disait qu'il y avait longtemps que tous ces gens n'étaient plus une communauté, seulement une populace aigrie de n'avoir rien pu faire d'elle-même. Rien qu'une grappe de gens malveillants qui finissaient par causer le malheur des autres à force de le souhaiter. Telle était, disait-il, l'unique communion dont ils étaient dorénavant capables : la haine de celui qui s'en tirait, celui qui avait un emploi et de quoi envoyer ses enfants à l'école. Ils l'attendaient parfois devant la maison, guettant l'heure où il allait travailler. Ils venaient lui parler de leur enfant malade, de la femme qu'ils devaient doter, de leur mère qui était déjà morte le mois dernier et qui avait remis ça. Ne tenant pas le journal de leurs mensonges éculés, ils n'hésitaient pas à les rééditer, et fréquemment. Ils prenaient les quelques billets qu'il leur tendait, le cœur rempli d'amertume parce qu'il était en mesure de leur venir en aide. Ils remerciaient en lui souhaitant secrètement des maux qu'ils n'auraient pas voulu voir s'abattre sur leur pire ennemi. Alors, ces gens étaient là. Ils avaient pénétré dans la maison, ausculté meubles et tentures, avant d'arpenter les couloirs jusqu'à la chambre d'où émanaient tes hurlements et mes supplications. Une fois entrés, ils avaient regardé, ils avaient écouté. La veuve de l'entrepreneur en bâtiment, fébrile et hystérique, sur le point de mettre à mort le fruit de ses entrailles. Tu criais : *Elle a tué son père ! C'est à cause d'elle qu'il est mort et que nous sommes pauvres à présent ! Cela m'a été révélé, et je dois me débarrasser d'elle...* Ce n'était pas la première fois, qu'ils te voyaient dans cet état. Une fois déjà, tu m'avais attachée au manguier de la cour, et m'avais fouettée jusqu'au sang, *pour extirper le démon qu'elle abrite en elle et qui cause notre malheur*. Quelques jours auparavant, une voyante avait confirmé tes soupçons à mon égard. Elle avait dit : *C'est ta fille. Tu crois qu'elle est ton enfant, mais c'est un démon que ta sœur Epéti a envoyé te terrasser. Tu sais qu'elle ne voulait pas que tu épouses cet homme ! Vois toi-même : au bout de neuf ans de vie commune, il a quitté ce monde sans faire de toi sa femme, ni devant la coutume, ni devant le maire. Tu dois te débarrasser de cette petite, sinon elle te tuera. C'est un vampire.*

Elle était venue aussi, Sésé. La prétendue voyante, la diseuse de nos mésaventures. Le jour où tu m'avais pendue à cet arbre, tu n'avais pas encore le courage de m'ôter la vie. Tu m'avais seulement battue jusqu'à ce que je perde connaissance. Tu m'avais ensuite détachée pour laver mes plaies en pleurant, et mise au lit en murmurant que maintenant tout se passerait bien. Le démon qui m'obligeait à me repaître de vies humaines m'avait quittée. Je deviendrais bientôt une enfant comme les autres, et on n'aurait plus besoin de m'emmener à l'hôpital pour soigner ce mal incurable qui me rongait le sang. La vieille avait affirmé que certainement, les Blancs qui avaient formé les médecins des hôpitaux nommaient cette entité démoniaque à leur façon. Le nom scientifique de ma maladie ne l'intéressait pas. Pour elle, tout était clair : une infirmité du sang ne pouvait être qu'un envoûtement. Tu lui avais dit que papa prétendait que cette affection venait des parents, que c'étaient eux qui la transmettaient aux enfants, et qu'elle était plus grave s'ils en étaient atteints tous les deux. Sésé t'avait demandé, en me regardant dans le blanc des yeux, pourquoi dans ce cas j'étais la seule à en souffrir à ce point. Ses yeux s'étaient ensuite fixés sur toi et elle avait dit : *Ne vois-tu pas qu'elle se porte mieux depuis que son père n'est plus ? Elle fera bientôt de nouvelles rechutes, et il lui faudra du sang. Alors, elle tuera*

de nouveau. Te prenant à part, elle t'avait indiqué, je suppose, la marche à suivre. Nous avions quitté sa petite cabane de tôle entourée de flaques d'eau stagnante. Deux jours plus tard, tu m'avais attachée la tête en bas à une branche du manguier. Tu avais empoigné des bambous encore verts et ils avaient fendu l'air pour venir me déchirer la peau, encore et encore et encore... Tu tremblais de tout ton être, alors que tu t'acharnais sur moi. Tu disais que ce n'était plus possible. Que depuis que papa était mort, tout ce que nous possédions passait dans le paiement de mes soins médicaux. Mes frères quant à eux n'étaient pas malades. Il ne t'est jamais venu à l'idée que c'était peut-être parce qu'ils n'étaient pas de toi, parce que papa les avait eus d'un premier lit. Ce n'était pas moi, mère, que tu frappais ainsi. Ce n'était pas moi, mère, que tu avais ainsi attachée sur ce lit, et que tu t'apprêtais à arroser de pétrole devant la foule immobile de nos voisins. Toute cette colère n'a jamais rien eu à voir avec moi. Il m'a fallu arriver ici et devenir une ombre pour voir, au-delà des apparences, la détestation profonde que tu as de toi-même, de tout ce qui vient de toi.

Lorsque tu t'es saisie de la dame-jeanne de pétrole que nous gardions pour allumer des lampes tempête au cours des trop nombreuses coupures d'électricité, la vieille Sésé s'est approchée. Elle a retenu ton bras. Tous, ils t'avaient vue me garnir les oreilles, les narines et le sexe de papier journal, afin que le feu prenne plus vite. Mes bras étaient attachés à la tête du lit. Tu m'avais sanglé les jambes après les avoir écartées. J'étais nue et ma peau portait encore les marques laissées par les bambous. Des chéloïdes se formaient à peine sur mon dos déchiré. Sésé s'est approchée, alors que tous retenaient leur souffle, s'apprêtant à détalier aussitôt que tu m'aurais enflammée. On ne savait jamais, si les flammes venaient à les toucher... Elle t'a parlé de sa voix rauque aux accents traînants : *Ne fais pas cela. Tu dois te débarrasser d'elle, mais ne la tue pas. L'essence des démons n'est pas charnelle. Il ne suffit pas que tu brûles son corps pour lui ôter tout pouvoir. Si tu te contentes de cela, cette force ne la quittera que pour s'emparer d'un de nous... Tu dois la chasser. Je viendrai ensuite purifier ta maison. Elle ne pourra plus jamais y pénétrer.* Tu la regardais, hagarde, les lèvres tremblantes. Tu transpirais à grosses gouttes. Tu avais la fièvre, mère, sans doute à cause de ce mal qui me vient de la macération en ton sein. Combien de fois t'ai-je vue garder le lit, combien de fois t'ai-je entendue te plaindre de ces douleurs, les mêmes que les miennes, dans les os, dans des parties du corps qui n'ont pas de nom et qu'on ne sait situer ? Sésé m'a détachée. Elle charriait avec elle une odeur d'eau saumâtre, celle des mares qui jouxtent son habitation. Elle sentait aussi l'urine et la sueur. Son être entier était une intense effluence. En dénouant mes liens, elle me regardait comme le jour où tu m'avais emmenée chez elle. Elle avait fait brûler des écorces, avant de jeter au sol une poignée de cailloux qui, disait-elle, étaient ses oracles. Les cailloux avaient décrété qu'un mauvais génie était entré en moi à l'heure même de mon vagissement. Ils n'avaient cependant pas répondu à la seule question que tu aurais dû te poser : pourquoi ? Tu aurais dû te demander pour quelle raison c'était ton enfant à toi que les démons avaient élue, afin d'accomplir leur œuvre destructrice sur la terre des humains.

Sésé m'a chassée de la maison. Elle m'a dit de m'en aller aussi loin que je le pourrais, immédiatement, et de ne plus me risquer à paraître dans les environs. Après l'avoir écoutée, je t'ai regardée. C'était toi, ma mère. Pas elle. Tu as répété ses paroles, pour m'ordonner de déguerpir aussi loin que possible et de ne plus me présenter devant toi. Je t'ai suppliée de ne pas me rejeter. Alors, tu as hurlé les mots de Sésé que tu avais faits tiens : loin, immédiatement, plus jamais devant toi. Il a bien fallu me soumettre. Je ne tenais pas sur mes jambes. J'étais chétive, alors. Je le suis toujours. Depuis trois jours, tu ne m'avais pas nourrie. Tu avais eu ce regard un peu fou qui précédait tes crises de violence, avant de déclarer qu'il n'y avait pas assez à manger pour nous deux. Tu n'avais pas d'argent. Tu n'avais pas de métier. Tu dépendais totalement de papa. À sa mort, sa famille avait fait main basse sur tous ses

biens. Les terrains, les villas, les comptes bancaires. Ils t'avaient laissé quelques semaines pour débarrasser le plancher, et retourner chez les tiens. Tu n'avais pas de relations. Ils en avaient. Tu n'avais aucun droit. Ils les avaient tous. Papa ne t'avait pas épousée. Sa femme devant la loi et devant Dieu, c'était toujours celle d'avant, la mère de mes frères. Celle qui avait quitté son mari pour suivre un artiste guyanais dans son pays. Elle se trouvait toujours là-bas, sur ce territoire coïncé entre la forêt amazonienne et l'océan Atlantique. Morte ou vive, elle ne faisait pas mine de revenir au Mboasu. Ses fils n'avaient jamais reçu de ses nouvelles. Tout ce qu'ils savaient, c'était le nom de ce pays dans lequel ils iraient la chercher un jour, cette terre de France perdue en Amérique du Sud. La Guyane, dont ils avaient entendu le nom dans les murmures des grandes personnes qui ne disaient jamais aux enfants ce qu'ils avaient besoin de savoir. La Guyane, une terre ignorée, un secret trop bien gardé, le lieu qu'avait choisi leur mère pour mettre le plus de distance possible entre elle et l'homme qu'elle avait dû épouser. Ils iraient patauger dans les marais de Kaw, pour la délivrer du féroce caïman noir. Ils iraient voir si au cœur des Îles du Salut, elle avait trouvé la félicité. Ils s'y préparaient inlassablement durant leurs jeux. Leur mère finissait par se confondre avec cette terre sauvage. Elle était l'Amazonie, le Maroni, une langue créole dont ils inventaient la musique, ne l'ayant jamais entendue. Comme ils comprenaient sa fuite ! Papa était sévère avec eux. Il ne leur donnait rien pour rien, ne leur parlait jamais, attendait de voir craquer les coutures de leurs pantalons pour les remplacer. Il avait fini par les envoyer à l'internat. Ils lui rappelaient trop son humiliation. Ils ressemblaient trop à leur mère. Et toi qui n'avais pu lui donner qu'une fille, tu avais été ravie de le voir éloigner ses fils. Il ne t'était pas venu à l'esprit que le présent était bref et ton statut précaire.

Je me suis levée. Je ne sais comment j'ai pu arriver dans la rue. Ils me regardaient tous, nos voisins. Ils m'insultaient, répétant les paroles de la vieille : loin, immédiatement. J'ai couru comme j'ai pu. Le jour s'était enfui. Des réverbères envoyaient un éclat jaunâtre sur la terre. Mes jambes ne me soutenaient qu'à peine. Lorsque je suis sortie de notre quartier, on ne m'a guère accordé d'attention. Les gens avaient l'habitude de voir des démentes déambuler nues dans les rues. Elles étaient rarement aussi jeunes que moi, mais en ces temps déraisonnables, tout pouvait arriver. Rien ne les étonnait plus. Quelques jours auparavant, ils avaient vu Epupa, la folle la plus célèbre de Sombé, étrangler son fils en plein jour. C'était un nourrisson. Elle ne supportait pas l'idée d'avoir mis au monde un enfant mâle. Ils m'ont laissée tranquille, et j'ai marché ma route. Au bout d'un temps indéfini, je suis arrivée à Sanga, devant la maison de ma grand-mère paternelle. Le veilleur de nuit n'a pas voulu me laisser entrer. Il me connaissait pourtant. Il est allé chercher quelqu'un à l'intérieur. Un de mes oncles est sorti. Il m'a regardée comme on ne peut regarder sa nièce, surtout lorsqu'elle n'a que neuf ans, et qu'elle en paraît sept. Il est retourné à l'intérieur. Ma grand-mère est venue. Elle s'est adressée à moi : *Que se passe-t-il, pour que tu te présentes chez moi à cette heure, seule et entièrement nue ?* Je lui ai dit : *Grand-mère, il faut m'aider. Maman est devenue folle. Elle a tenté de me tuer, puis elle m'a chassée. Cela fait trois jours que je n'ai rien mangé...* Je crains de ne pas l'avoir émue. Elle te détestait tant qu'il lui était impossible de venir en aide à ta fille. Elle a seulement dit : *Si ta mère te hait à ce point, elle seule sait pourquoi. Je ne peux rien pour toi.* Après avoir dit ces mots, elle s'est tournée vers mon oncle, et lui a dit : *Epéyé, va lui chercher une robe. Demande à Sépu si elle n'a pas une vieille chose qu'elle ne veut plus porter.* Il a obéi. Lorsqu'il est revenu, il tenait un grand tee-shirt sans forme, avec lequel ladite Sépu avait dû faire de l'aérobic au siècle dernier. J'ai pris le vêtement et je m'en suis allée, non sans avoir remercié ces personnes dont je portais le nom.

(...)